

pire en ont fait revivre qu'on n'effacera jamais. Elles ont cependant détruit celui dont nous parlons, à l'égard des hommes politiques; la raison en est simple : c'est que le seul département de la Gironde a produit à lui seul plus d'orateurs que Paris; d'un autre côté, les prodiges de l'industrie ont été plus étonnans dans le Lyonnais, l'Alsace et la Normandie, qu'en aucun lieu du monde.

Ce n'est pas trop peut-être que de soutenir que Paris ne l'emporte aujourd'hui que par ses moyens de consommation et par les avantages que présente toujours une grande réunion d'hommes, au milieu de laquelle se trouve placé un gouvernement qui

favorise tous les genres de talens, toutes les industries, et attire à lui les hommes par les choses et les choses par les hommes.

— Voilà une vérité frappante, mon cher cousin.

— Vous avez beau dire, messieurs, Paris tiendra toujours le sceptre des modes; il sera sans cesse le siège des grandes fortunes et le centre où viendront briller tous les grands talens et les jolies femmes. Ce n'est pas pour moi que je dis cela, car, Dieu merci, je ne suis point coquette; malgré cela, je n'en tiens pas moins pour ce que j'ai dit.

— Mais hélas ! reprend Popot, que de compensations fâcheuses !

que de fats, que de sots, que de femmes galantes, de fripons, de mendiants, de Cottins, de Scudéris ! que de bassesse surtout ! que de corruption et de vices !

— Témoin mon ami Oscar Cornichet, qui est défunt, reprit Brismiche, et quiconque connaît bien Paris y vit jusqu'à ce qu'il ait fait fortune, et s'enfuit en province quand il veut être heureux. Qu'en pensez-vous, cousine ?

— Laissez-moi tranquille, monsieur Brismiche, je vous déteste à la mort.

— Écoutez madame ma femme ; voulez-vous la preuve de ce que j'avance ? La voici : Dix parisiens sur

cent quittent la capitale pour se retirer en province ; il n'est pas un provincial sur cent mille qui songe à quitter son pays natal pour terminer ses jours à Paris, et tenez pour certain que celui qui le fait à quelques raisons pour s'ensevelir vivant plutôt que de vivre au grand jour.

— Voyons, belle cousine, soyez raisonnable ! Quel rôle joue l'homme en province, et qu'est-il à Paris ? L'un, honoré de l'estime de ses concitoyens, a sa ligne tracée dès qu'il entre dans le monde tous ses pas sont, comme ses discours, écoutés, sa fortune scrutée, ses opinions inscrites dans tous les mémoires : il

faut qu'il soit lui sous peine de n'être rien.

A Paris au contraire, on ne sait ni d'où vous venez, ni où vous allez; vous avez tous le langage qu'il vous plaît d'avoir. Riche ou pauvre, vous trouvez par tout plus riche ou plus pauvre que vous, et vous n'êtes ni considéré pour votre fortune, ni secouru dans votre détresse.

— Sans doute, reprit Popot, vous pouvez, sans aucun inconvénient, changer d'opinion selon les gens et les circonstances; mais quoi que vous fassiez, vous restez confondu dans la foule et votre avenir dépend uniquement de votre audace ou de la flexibilité de votre épine dorsale.

— Vous avez beau dire, messieurs, mais je suis sûre de mourir de chagrin dans une petite ville de province.

— C'est une idée que vous vous faites, ma belle cousine; car enfin, s'agit-il d'élections? On connaît en province celui qui réclame des suffrages: toute sa vie est là, qui dépose en sa faveur, ou qui s'élève contre lui; ainsi l'électeur et l'élu sont à leur place. Il arrive bien quelquefois que les intrigues d'un préfet, les jalousies de localité, viennent mettre obstacle à de bons choix; il arrive aussi que la timidité ou la peur compromette les intérêts les plus sacrés; mais plus nous entrons dans la voie constitutionnelle, moins ces

dangers sont à craindre; tandis que Paris ne se garantira peut-être jamais de cette légèreté, de cet aveuglement qui président si souvent à ses choix.

Une grande question d'intérêt public est-elle soulevée, reprit Popot? Les Parisiens en cherchent aussitôt la solution dans leurs journaux favoris, qui, moyennant quatre-vingts francs par an, sont chargés de penser pour eux. Fort des argumens d'emprunt dont on s'est pourvu, on court à la Bourse, au spectacle, au café; et c'est dans ces lieux, si peu faits pour provoquer la méditation, qu'on juge de dix manières différentes en une seule journée ce qui, dans les pro-

vinces, fera pendant un mois le sujet de tous les entretiens.

Mais, j'y pense, cousin, que ne sollicitez-vous une place de sous-préfet?

— Au fait, pourquoi pas? je connais plus d'un vaudevilliste, voire même des directeurs de spectacle qui ont obtenu ce qu'ils demandaient.

— Eh! mon Dieu! ajouta Brise-miche, ce n'est pas la mer à boire; sollicitez, cousin, croyez-moi; il n'y a que les honteux qui perdent; et si par hasard le ministre faisait droit à votre demande, je deviendrais naturellement votre secrétaire particulier.

— Qu'en pensez-vous, ma bonne amie?

— Je suis de l'avis de Brismiche, et si vous voulez, demain je présenterai votre placet au roi : il est aimable et galant avec les dames, je réussirai, j'en suis certaine. Je lui dirai : Sire, l'épouse de votre fidèle et dévoué serviteur Jacques Popot, supplie Votre Majesté de vouloir bien lui accorder une place dans la magistrature ; mon mari, ainsi que moi, nous vous servirons avec zèle : vous êtes trop bon prince pour me refuser la grâce que je vous demande.

— Ce discours, ma chère amie est tant soit peu biscornu, et en attendant une sous-préfecture, je vais donner congé de notre appartement ;

puis nous irons nous fixer à Versailles ; l'air y est pur, les loyers ne sont pas chers, et les vivres y sont à très bon compte.

— Comment, monsieur Popot, vous avez loué à Versailles, sans m'en prévenir.

— Oui, madame, je vais à Versailles dans l'intention d'y établir un cercle littéraire, à l'instar de ceux du Palais Royal : cela me sera d'autant plus facile que je possède déjà un grand nombre d'ouvrages anciens et modernes. J'aurai les romans nouveaux et tous les journaux du jour.

— Voilà une idée lumineuse à laquelle je n'avais pas encore songé,

reprit le cousin Brismiche ; je me chargerai de faire les courses de la maison , et , si vous me le permettez , belle cousine , je vous conduirai le matin au parc de Trianon ; le soir je garderai la boutique avec vous. J'espère que voilà de l'amitié , ou je ne m'y connais point.

— Que pensez-vous de ce projet , madame Popot ?

— Je pense que l'un et l'autre vous n'avez pas le sens commun , et qu'il me sera bien cruel , à vingt-deux ans , d'être esclave dans un pays où l'on gèle de froid dans l'hiver , et , par la même raison , où l'on rôtit dans l'été.

— Mais , cousine , vous oubliez

donc qu'il y a spectacle trois fois par semaine à Versailles , et des promenades charmantes dans les environs ; je me charge du soin de vous distraire.

— Madame ma femme , lui dit sérieusement Popot , que mon projet vous plaise ou non , j'ai pris la ferme résolution de l'exécuter ; ainsi donc préparez-vous à faire ce voyage très prochainement ; je vais de ce pas chez le propriétaire pour le prévenir que je déménagerai au demi-terme. En disant ces mots , il prit son chapeau et sortit.

— C'est une horreur ! c'est une abomination ! s'écriait madame Popot ; je vais solliciter la loi du di-

voice pour obtenir séparation de corps et de biens. Vous êtes un tyran, un monstre, que j'exècre depuis long-temps.

Pendant l'absence du mari, le cher cousin employa tous les moyens possibles pour consoler l'épouse éplorée; enfin elle cessa de s'affliger en songeant qu'elle aurait l'occasion de se venger du cher époux en faisant de nouvelles conquêtes dans l'établissement que son mari allait ouvrir à Versailles.

En rentrant chez lui, M. Popot s'empressa de faire mettre un écriteau, et, par un hasard singulier, son appartement fut loué pour être occupé sur le champ. Le cousin

Brismiche passa le jour et la nuit à emballer les livres, tandis que madame Popot était occupée à faire les paquets du linge et de la garde-robe. Le surlendemain à six heures du matin, deux grandes voitures de l'entreprise générale des déménagemens vinrent charger le mobilier. Popot prit un fiacre dans lequel il fit placer des cartons et tous les effets les plus précieux; puis il se rendit à Versailles, accompagné de sa chaste épouse et du cher cousin. En sortant de la barrière des Bons-Hommes, Brismiche mit la tête à la portière et s'écria en regardant Paris: Adieu, canaille; adieu, canards; adieu, badauds!!!!